Henri ISRAËL **(13 ans en 1943)**

Je suis marseillais et je suis né dans cette ville en 1930. Mes parents étaient d'origine turque. Mon père Isaac Israël est né à Istanbul en 1888 et ma mère Suzanne Beni Fraïm à Brousse. Ils se sont mariés à Marseille le 3 avril 1913. Ils étaient commerçants. Mon père est mort alors que j'étais très jeune. J'ai vécu avec ma mère et son deuxième mari au 16, avenue du Prado à Castellane.

Mon frère Albert, qui venait d'être démobilisé en 1940, était revenu habiter avec nous jusqu'à son mariage célébré le 11 août 1942 avec Janine David dont le père Barouh David (né à Salonique) était un notable marseillais. Il possédait deux grandes bijouteries, sur le Quai du Port et sur La Canebière (la bijouterie Aristide Bel). Le jeune couple s'était installé rue Fondère. Les Allemands ont occupé Marseille à partir de novembre 1942 et nos inquiétudes ont commencé.

Jusqu'à cette époque, en effet, nous pensions qu'il ne pouvait rien nous arriver de grave. Je fréquentais l'école de la rue Saint-Sébastien et j'avais l'insouciance de mon âge. Ma mère est allée faire tamponner les cartes d'identité de la famille lorsque les autorités l'ont demandé. Elle a même pris celle de mon frère et celle de sa femme qui étaient absents et c'est moi qui leur ai rapportées lors de leur retour à Marseille. Je le regrette aujourd'hui. Mais nous ne savions pas l'importance de cet acte à l'époque.

Mon frère et sa femme sont revenus de voyage le 22 janvier 1943. Au lieu d'aller dormir chez eux, rue Fondère, ils sont allés chez les beaux-parents de David qui habitaient au 90, la Canebière (dans l'immeuble de la Librairie Tacussel). Il y avait là aussi deux sœurs de Janine, Liliane et Raymonde. Dans la nuit, a eu lieu la rafle de l'Opéra et du centre-ville. La police française est montée et n'a pris que mon frère, sa femme et son beau-père. Les autres sont restés. Malheureusement ils seront déportés plus tard. Au moment de leur arrestation, dans la nuit du 22 au 23 janvier, nous étions chez nous au Prado. Ma chambre donnait sur l'avenue et j'ai entendu passer de très nombreux camions durant toute la nuit. C'était des juifs raflés que l'on conduisait aux Baumettes. Ils ont été conduits à la Gare d'Arenc puis à Compiègne et à Drancy d'où ils partirent le 23 mars 1943 pour le camp de Sobibor où ils furent exterminés dès leur arrivée.

Par peur de nouvelles rafles qui se produiraient dans d'autres secteurs de la ville, ma mère a eu l'idée d'aller coucher le lendemain au 90, de la Canebière, là même où mon frère avait été arrêté. Elle pensait qu'ils ne reviendraient pas là. Nous y sommes restés un mois environ et sommes partis nous réfugier ensuite à Cannes pendant trois ou quatre mois. Nous nous y sentions plus en sécurité sous le contrôle italien. Puis, nous sommes partis en Savoie, à Brides-les-Bains, toujours sous le contrôle italien. Nous y sommes restés jusqu'à l'Armistice de Badoglio. À ce moment-là, nous nous sommes installés à Lamastre, en Ardèche, jusqu'à la fin de la guerre. J'y suis allé à l'école.

Nous avions des faux papiers et j'ai souvent changé de nom. La première fois, je me suis appelé Henri Isoard. Ma mère, étant remariée avec Monsieur Franco, nom qui ne faisait pas trop « Juif », je suis devenu aussi Henri Franco.

Les beaux-parents de mon frère étaient là aussi. Ils ont ensuite décidé de repartir et de louer une villa à Aubagne. Ils voulaient que nous partions tous. Ma mère a refusé. Ils ont été dénoncés et raflés à Aubagne. Sa belle-mère Paula et ses belles sœurs Liliane, Raymonde, Suzanne et son mari Saby Zaraya, avec leurs deux enfants, Henri, 5 ans et Claudie, 18 mois, ainsi que les deux parents de Saby Zaraya. Trois seulement sont revenus d'Auschwitz.

Les deux magasins de bonneterie, lingerie, confection que nous possédions à Marseille, au 17, et au 43, rue de Rome avaient été confisqués par le Commissariat aux questions juives et l'administrateur les avait vendus à des aryens.

À la Libération, ma mère et moi sommes revenus à Marseille en taxi. Très courageuse et audacieuse, accompagnée d'un huissier, elle a fait mettre dehors les occupants des deux magasins. Le propriétaire de celui de mon frère avait été mis en prison pour fait de collaboration.

Les Allemands étaient souvent venus nous chercher dans notre appartement du Prado, mais il y avait d'autres locataires. Ma mère l'avait prêté à un jeune couple qui ne savait pas trop où aller. À notre retour ils nous l'ont rendu. Ainsi nous avons récupéré une partie de nos biens, mais nous avons perdu nos proches.

Sur les actes de disparition que nous avons reçus après la guerre, mon frère et ma belle-sœur sont enregistrés comme ayant disparu à Maïdanek alors qu'ils sont partis avec la plupart des juifs marseillais raflés en janvier 1943 dans le convoi n° 52 à destination de Sobibor.